

Michel Serres en a assez des “Grands-Papas Ronchons”

Philosophie Le philosophe publie un petit livre-manifeste, “C’était mieux avant !”, fustigeant les nostalgiques pessimistes.

Rencontre Guy Duplat

Michel Serres a quelque chose de magique, une forme de gai savoir qui fait de toute rencontre avec ce philosophe et écrivain un moment qui rend plus intelligent et plus optimiste sur l’homme. On se souvient du triomphe public qu’a connu son livre “Petite Poucette”, sur la révolution numérique.

Michel Serres, membre de l’Académie française, professeur à Stanford aux Etats-Unis, est un arpenteur de tous les savoirs, un créateur de concepts féconds. Il applique son propre adage qui veut que penser, c’est créer du nouveau. Il a l’art d’analyser nos sociétés de manière originale.

A 87 ans, il porte toujours cet optimisme de l’intelligence, nourri par sa double formation de scientifique et de philosophe.

Il vient de publier un manifeste à 5 euros, “C’était mieux avant !” aussi rapide et agréable à lire que plein d’énergie positive. Il s’en prend dans cet essai à ceux qu’il appelle les “Grands-Papas Ronchons” qui pullulent autour de nous et ne cessent de dire que c’était mieux avant et qui bloquent l’avenir aux “Petites Poucettes”, ces jeunes qui maîtrisent les nouvelles technologies et qui sont notre avenir plus que les “Ronchons”.

Il démontre que les humains n’ont jamais eu une aussi longue espérance de vie, que jamais les maladies n’ont été à ce point vaincues, qu’on meurt plus d’obésité dans le monde que de faim, que les morts violentes par le terrorisme et la guerre n’ont jamais été aussi peu nombreuses contrairement à ce qui est seriné par les ronchons. On meurt bien plus de la cigarette que de Daech. Il raconte comment dans son enfance la vie était bien plus rude et qu’on supportait en plus Franco, Hitler, Staline.

Pourquoi parle-t-on alors tout le temps de déclin et d’un monde moins bien qu’avant, dans la presse, chez les politiciens ?

Il y a deux raisons principales. Quand on vit dans une époque de paix on a tendance à l’oublier. La guerre est ancrée dans les mémoires, la paix c’est l’oubli. Ensuite, il y a le syndrome de la princesse au petit pois qui ne supportait plus de dormir sur un matelas avec un pois dessous : au plus on vit dans un monde favorisé, au plus on devient sensible à de petites choses. La plupart des journalistes continuent, d’autre part, à penser qu’une bonne nouvelle n’est pas une nouvelle. Et on entend sans cesse les échos de guerres, d’attentats, alors pourtant que le monde n’a jamais été aussi peu meurtrier. Et les hommes politiques, comme tous ceux qui ont le pouvoir, ont tendance à rendre l’horizon mélancolique pour mieux marquer leur action.

Comment alors expliquer que les pays du Nord, les plus riches, ont aussi le taux de suicide le plus haut alors qu’en période de guerre, le taux de suicide est bas.

Le sociologue Durkheim avait fait sa thèse il y a 120 ans sur le suicide et remarquait déjà qu’il était plus fréquent dans les pays du Nord, sans doute à cause du manque de lumière. Rien n’est donc neuf. Quant à la guerre, certes elle entraîne moins de suicides, mais c’est noyé dans des millions de morts, c’est alors la société entière qui se suicide.

Les vieux ronchons reprennent le pouvoir.

Je vois aujourd’hui que les Etats-Unis ont élu le plus vieux président de leur histoire. Avec Trump, Erdogan, le Brexit, on assiste à la montée du conservatisme, la peur de la nouveauté qui fait qu’on s’accroche au passé. Ces vieux ronchons empêchent de réagir aux grands défis. C’est très dangereux. L’homme est au pôle de la terre mais s’il y reste et ne rentre pas dans le rang, il ne survivra pas. Il faut régler rapidement les grands déséquilibres, surpopulation, inégalités, et d’abord le réchauffement climatique. Mais il faut pour cela que la vieille idéologie parte. Quand je vois encore tous ces films américains où l’axe du bien est incarné par des hommes armés de mitraillettes, je me dis que l’Europe est bien en avance sur les Etats-Unis.

Si les Etats-Unis ont élu le plus vieux président, la France a élu le plus jeune. Macron est-il cet espoir pour l’avenir ?

J’ai écrit ce livre pour décrire l’état actuel du monde avec le plus de lucidité possible. Je ne peux prévoir ce que fera le nouveau président. Les évolutions historiques sont par essence imprévisibles. Si je dis quelque chose, je serai contredit par l’histoire. Quelques jours avant la chute du mur de Berlin, c’était unimaginable. Après coup, tout le monde vient nous expliquer ses causes. C’est comme en économie où les prévisions s’avèrent impossibles, mais où les analyses a posteriori fleurissent. Un collègue à l’Académie des sciences étudiait la guerre de 1914 et me disait que les scientifiques étaient alors requis pour améliorer les communications entre les lignes et ils étudiaient pour cela les chevaux et les pigeons. Et tout d’un coup est venue la radio que personne n’avait prévue.

Si on ne peut rien prédire, on a au moins la liberté de créer les meilleures conditions pour l’avenir.

Notre liberté est, de fait, d’améliorer encore et de conserver cet état si fragile et si exceptionnel de

l'histoire humaine. Mais à donner sans cesse de mauvaises nouvelles, on fait le contraire.

Vous êtes un philosophe résolument optimiste, c'est rare, comme Leibniz qui fut raillé pour cela par Voltaire qui l'a caricaturé en Pangloss face à Candide.

Vous avez vu que dans le titre de mon livre il y a le mot "mieux". Je ne dis pas que tout est bien. Bien sûr, il y a encore le mal, la violence, etc. Voltaire se trompait en attaquant Leibniz qui disait que ce monde était le meilleur. Voltaire répliquait que c'était faux puisqu'il y avait eu le terrible tremblement de terre de Lisbonne. Le monde est le meilleur mais n'est pas

pour cela totalement bien. Le monde d'aujourd'hui est mieux qu'avant mais n'est pas parfait et rien ne garantit son avenir.

Votre optimisme sur la science, sur la jeunesse, tranche avec la critique de la plupart des intellectuels.

Les sciences humaines n'ont eu de cesse de déconstruire et de critiquer. Quand j'étais jeune j'étais abonné à un journal qui n'a pas arrêté pendant 30 ans de parler d'horreurs. Et un jour, il a écrit qu'on venait de vivre les 30 Glorieuses. J'ai stoppé immédiatement de le lire. Je dis moi, qu'on a vécu les 70 Pacifiées. Un problème est que quasi

tous ceux qui nous gouvernent ont été formés aux sciences humaines et aucun aux sciences exactes. Or le basculement de culture actuel que je décris dans mes livres est venu des sciences exactes. Ces sciences humaines qui n'ont pas cessé de tout déconstruire n'ont pas vu que les sciences exactes étaient en train de faire basculer le monde.

Avez-vous peur de l'avenir ?

Je n'écris jamais de livre de prévisions. Je ne suis pas Madame Soleil.

→ Michel Serres "C'était mieux avant !" Editions Le Pommier, 95 pp., env. : 5 euros

"Avec Trump, Erdogan, le Brexit, on assiste à la montée du conservatisme, la peur de la nouveauté qui fait qu'on s'accroche au passé. Ces vieux ronchons empêchent de réagir aux grands défis. C'est très dangereux. L'homme est au pinacle de la terre mais s'il y reste et ne rentre pas dans le rang, il ne survivra pas."

Michel Serres
Philosophe